



Pour des "Maisons de recherches" en éducation populaire ?

Christian Verrier

Cette question de recherche est une sorte d'essai de prospective éducative, ou encore un début de recherche-réflexion-proposition, à poursuivre et améliorer. Spéculation il y a naturellement, mais qui s'appuie sur de la réalité observée, à la fois du monde comme il va et de la formation bruxelloise à la recherche en EP que nous vivons. De façon inductive, et m'inspirant d'un peu de futurologie compréhensive¹, j'essaie de construire l'idéal-type d'une nouveauté en EP, qui pourrait aussi être utile à d'autres espaces du social en mouvement.

Ce que nous sommes en train de devenir en suivant cette formation, la façon dont nous nous formons à la recherche en EP, ce que nous en acquérons de connaissances, sont-ils des éléments susceptibles d'être de quelque utilité pour les structures d'EP d'aujourd'hui et surtout de demain? Plus avant, ma question de recherche est : *Notre formation serait-elle susceptible de participer, grâce aux outils de la recherche, à de nouvelles formes de mobilisation collective (EP incluse) se prenant elles-mêmes comme objets de recherche? S'étendant, l'initiative pourrait déboucher sur un réseau de lieux de formation à la recherche utiles à l'EP et aux mouvements proches, qui pourraient à leur tour se doter laboratoires de recherche pour mieux se comprendre et développer des pertinences nouvelles.*

Etat des lieux diagnostic

Je pose cette question en un moment d'incertitude grandissante de nos sociétés contemporaines occidentales (et plus largement du monde), dont l'avenir paraît de moins en moins assuré et engageant. A l'image des grandes institutions de nos sociétés de ce début de millénaire, qui s'enfoncent sans plus réagir dans l'idéologie d'un capitalisme ivre de lui-même, une bonne partie de l'EP est épuisée, attend une réinvention salutaire.

La crise de l'EP se développe sur fond de crise politique générale, syndicale aussi, et plus largement sur fond de difficultés rencontrées par les courants ayant historiquement œuvré pour une société plus juste, plus fraternelle, plus égalitaire, plus libre, plus éduquée. Beaucoup des institutions qui ont contribué au développement de la démocratie et à l'avancée sociale de l'après Seconde Guerre mondiale sont aujourd'hui en attente de renouveau.

La démocratie, à laquelle l'EP est attachée avec l'idée d'une citoyenneté active, n'a plus de démocratie que le nom, dépossédée de ses possibilités virtuelles. Le corps politique, devenu très souvent calamiteux, est largement incapable de produire des idées nouvelles, la politique lui est devenue comme étrangère et sans doute étrange, il n'est quasiment plus qu'une machine à conquérir des postes de pouvoir (ou à les conserver) pour mieux occuper le politique (calculs, stratégies, tactiques...). La démocratie qui l'élite est l'ombre d'elle-même, à mille lieux de ce qu'elle

¹ La futurologie compréhensive, l'une des méthodes qualitatives des sciences humaines, est « constituée d'un ensemble de méthodes qui aident à projeter dans l'avenir les aspects dynamiques du présent pour y découvrir des images possibles de la société de demain » (Alain Gras, « La futurologie compréhensive », in Alex Mucchielli (dir.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives*, Paris, A. Colin, 2013, pp. 101-102).

pourrait être. Des pans entiers de nos sociétés s'effritent sous les coups d'un ultralibéralisme/capitalisme sans barrières, ce qui avait été conquis pendant des décennies de conflictualité sociale fond peu à peu sous nos yeux. Le citoyen lui-même, en majorité, semble sans volonté démocratique, noyé sous le déluge de la communication et de la consommation (s'il a encore la "chance" de pouvoir consommer).

L'éducation, au sens large - y compris l'EP - élaborée hier, ne correspond plus aux réalités contemporaines. L'école et l'éducation (clés de voute de l'ensemble-société, d'où tout devrait descendre et remonter pour les améliorer), sont comme paralysées, incapables de se réinventer. Alors qu'elles nécessiteraient une refondation de fond en comble, instruction et éducation se voient gratifiées de timides réformettes sans réelle portée, qui pour la plupart seront de toute façon très probablement dévoyées sur le terrain. Les décideurs secouent la montre en espérant qu'elle va fonctionner à nouveau. Au niveau "supérieur", l'université elle-même n'assure pas (l'a-t-elle jamais fait?) son rôle critique de la société. De plus en plus de jeunes gens lui préfèrent les grandes écoles privées, gages, pensent-ils, de plus de réussite (mais de quelle réussite s'agit-il donc?).

A son tour, l'EP historique, issue des grands courants du XXe siècle (et même du XIXe dans certains cas) n'est plus en mesure d'assumer son rôle d'aiguillon de l'éducation et de la société, les idéaux qui furent les siens semblent englués dans de la professionnalisation, une forme certaine de bureaucratisation et de clientélisme. Ses acteurs sont souvent pris dans des contradictions entre ces anciens idéaux auxquels ils peuvent sincèrement se rallier et la réalité des contextes sociaux et économiques dans lesquels ils évoluent, sans évoquer la simple usure temporelle des grands courants de l'EP. Prise dans tout un ensemble qui la dépasse, l'EP subit comme d'autres institutions la crise générale des sociétés occidentales, elle semble en position d'attente de quelque chose qui ne vient pas, ou plutôt qu'on ne verrait pas encore tout à fait venir, qui lui donnerait de nouvelles impulsions.

Nos sociétés, et le monde dont elles font partie et qu'elles font, ont un besoin des plus urgents de se régénérer (ce qui ne se régénère pas dégénère). Cette régénération nécessite la participation du plus grand nombre possible des exclus (volontaires ou involontaires) de la démocratie, de ceux qui n'y croient plus vraiment, s'abstiennent non seulement des élections mais aussi du social.

Les vieux types d'action des syndicats, des partis politiques, et même partiellement des associations, sont rouillés². On le sait depuis longtemps, mais nous peinons à inventer d'autres façons de faire, qui seraient mieux ancrées dans notre temps, quelque peu durables au-delà d'une lutte, d'une action momentanée, éphémère (combien de mouvements intéressants sur le fond et la forme se sont-ils dissouts sans laisser de traces, ou presque?).

Mais bien heureusement il existe dans cet ensemble déprimant des divergences, des productions singulières, des émergences, des originalités, des tentatives inattendues, elles-mêmes suscitées par la crise. Dans un paysage allant vers de la dégénérescence, on repère aussi une multitude d'initiatives, encore minoritaires et éparées mais originales et positives, creusant au quotidien du renouvellement sociétal, en politique (à ce jour au moins la Grèce et l'Espagne), en économie (économie solidaire), en écologie (énergies propres, lutte contre les pollutions), dans les écoles (alternatives avec de nouvelles pédagogies), les médias (internet), l'alimentation (circuits courts et bio), dans l'agriculture (cultures sans pesticides dangereux, rationalisation de l'utilisation des terres),

² Naturellement, le paysage est plus contrasté dans le micro, il existe bien entendu des initiatives dignes d'intérêt, avec des personnes engagées sans lesquelles notre monde serait encore plus terne et désespérant qu'il ne l'est. Comme dit plus haut, il s'agit avec cette question de recherche et les justifications qui l'accompagnent de tenter de construire un idéal-type de ce qui est et de ce qui pourra être, idéal-type qui par nature gomme la plupart des jeux de lumière et d'ombre, se fixe sur les saillances les plus remarquables pour pouvoir produire un portrait d'ensemble le plus distinct possible. Le travail du chercheur consiste ensuite à remettre de la complexité dans le tableau en fonction des différents contextes.

dans le monde du travail (les scops, le télétravail mesuré), etc.³ Malgré leur énorme ankylose, nos sociétés ne sont pas tout à fait inertes, tétanisées par les dogmes de compétitivité et de croissance, de nombreuses initiatives associatives ou coopératives le font savoir, parallèlement à l'immobilisme et à l'aveuglement de la plupart des décideurs politiques. Des pensées et des modes d'action progressistes émergent malgré tout. Même si minoritaires ils sont là, à l'intérieur même du système dominant, dans ses espaces "libres", et c'est en fait là qu'existe notre monde. Il y a trente ans, André Gorz écrivait déjà : « *La société n'existe plus que dans les interstices du système, où de nouveaux rapports, de nouvelles solidarités s'élaborent et créent de nouveaux espaces publics dans la lutte contre la mégamachine et ses ravages ; elle n'existe que là où les individus assument l'autonomie à laquelle la désintégration des liens traditionnels et la faillite des interprétations transmises les condamnent, et où ils se donnent pour tâche d'inventer, en partant d'eux-mêmes, des valeurs, des buts et des relations sociales qui puissent devenir des germes d'une société à venir*⁴ ».

Ces autonomisations (une des finalités de l'EP) se développant dans les interstices peuvent être fragiles de l'intérieur et de l'extérieur. Il doit être possible d'inventer des outils leur permettant de se mieux connaître (elles-mêmes ainsi que leur environnement bio-éco-historico-socio-psycho), de se mieux consolider, d'atteindre à encore davantage de pertinence pour mieux s'analyser, s'agrandir, se reproduire. C'est sans doute là, entre autres, que notre expérience bruxelloise a son mot à dire.

Ce serait dans ces interstices qu'il s'agirait pour l'EP d'aller développer des formations à la recherche en EP (s'inspirant de la nôtre), des laboratoires de recherche coopératifs, afin de contribuer à la venue indispensable d'une société responsable, reliée, humaniste, pour davantage de justice et de bonheur pour tous.

Hypothèses/propositions

L'EP, en partant de formations nouvelles comme la nôtre, qui iraient se systématisant, pourrait essayer d'apporter sa pierre à l'édifice divergent-émergent. Elle pourrait aider les actions d'EP naissantes (ou des mouvements sociaux voisins) afin qu'elles se connaissent mieux, se développent le plus harmonieusement possible, s'éduquent et s'entre-éduquent en même temps qu'elles grandissent. Sans doute des savoirs et des pratiques issus des sciences humaines pourraient-ils participer activement à ce développement, à côté d'un travail sur l'expérience vécue dans ces émergences.

Il serait possible de créer dans l'EP des lieux nouveaux où penser la crise de façon autre et nouvelle, en s'appuyant sur des recherches à base de sciences humaines franchement multidisciplinaires et multiréférentielles. Du côté des sciences et techniques, les *Petits débrouillards* mettent les savoirs scientifiques à la portée de tous, en une démarche d'EP ils y initient enfants, adolescents et adultes. Pourquoi ne pas faire la même chose, mais cette fois avec les sciences humaines susceptibles de nous éclairer sur nos vies sociales⁵? Non pas seulement donner des conférences ou des cours d'information sur les sciences humaines, mais vraiment transmettre ces sciences de façon pratique afin que chacun puisse s'en servir à son tour en chercheur (apprenti-chercheur d'abord).

Comme les universités ronronnent et produisent une recherche de plus en plus fade, pauvre, dénuée d'élan créateur et social (même si des exceptions existent toujours, qui peuvent être parfois prometteuses), l'EP peut aisément jouer le rôle qu'elles ne jouent pas (ou ne jouent plus, ou mal), dans la production de savoirs sociaux novateurs. Ce serait un pas supplémentaire, ne serait-ce

³ Edgar Morin dans *La voie. Pour l'avenir de l'humanité* (Paris, Fayard, 306 p.) recense un nombre important de ces déviations de la norme, qui produiront peut-être à terme un monde nouveau.

⁴ André Gorz, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Paris, Folio, 1988, p. 284.

⁵ Ce qui ne signifie pas se couper des sciences de la nature, qui doivent aussi être connues autant que possible, cette connaissance - y compris épistémologique - étant utile dans la formation d'esprits éclectiques et ouverts. En fait, les ponts entre sciences de la nature et sciences humaines sont plus nombreux qu'on pourrait le supposer.

qu'avec les Universités populaires (ou certaines d'entre elles jouant cette carte), l'EP a déjà un pied dans ce qui est de l'ordre d'un certain "enseignement supérieur", apanage des universités traditionnelles et des grandes écoles. L'art et la manière de chercher seraient mis à la portée de tous, sans conditions d'accès.

Par le biais de l'apprentissage de la recherche et des sciences humaines il serait possible de contribuer à éclairer chacun (dont ceux qui ne sont pas passés par l'université ou n'y ont pas trouvé leur compte, déçus - à tort ou à raison - par cet univers) plus en profondeur sur les réalités culturelles, sociales et politiques, d'une manière différente de ce que font d'autres institutions (les partis politiques, les syndicats, et même, pourquoi pas, l'EP traditionnelle).

Afin de mieux jouer son rôle citoyen, chacun, parmi ses autres compétences, pourrait devenir un peu chercheur, avoir l'esprit de recherche en tête, avoir appris à réfléchir en chercheur, en observant les situations (et s'observant lui-même), les analysant sous plusieurs angles, élaborant des hypothèses, avec un minimum de méthode éprouvée, avec aussi un sens aiguisé de la critique et de l'auto-critique⁶.

Ce qui permettrait aussi aux membres de l'EP (ou de mouvances proches⁷) de s'interroger plus avant (car ils s'interrogent déjà, le contraire serait préoccupant) et avec des outils robustes sur ce qu'ils "fabriquent" de social avec leurs collectifs, d'évaluer de façon critique leurs actions en apprenant à connaître leurs implications. En plus de leurs activités habituelles, peu à peu les collectifs deviendraient des lieux de recherches animés par celles et ceux qui y seraient devenus de bons connaisseurs de la recherche (ce qui n'exclurait pas de faire appel ponctuellement à un chercheur extérieur à l'EP). Les centres de pouvoir, les entreprises, nombre d'organisations, font depuis longtemps appel aux ressources de la recherche en sciences humaines, à des chercheurs spécialisés. La démarche serait aussi pour l'EP de recourir à la recherche, mais en y formant le plus grand nombre possible de ses acteurs en vue de l'amélioration de leurs pratiques éducatives, et d'un meilleur vécu de tous dans ces pratiques (je place le mot "éducation" au premier rang du duo "éducation populaire", mais sans méconnaître pour autant l'importance du mot "peuple" derrière "populaire", et toutes les recherches qui peuvent y être associées).

Compte tenu de cette nécessité atteignable, l'EP pourrait ainsi développer des formations à la recherche, puis constituer des laboratoires de recherche (pourquoi laisser ce privilège aux seules universités et autres lieux prestigieux?).

Par exemple, les UP, nombreuses maintenant⁸, pourraient être de ces lieux de recherche, et aussi d'essais de cette stratégie de formation, comme pourraient l'être également, pourquoi pas, des "Maisons de recherches" à la disposition des associations. Ce serait des lieux d'apprentissage de la recherche et de production de savoirs/connaissances (les savoirs d'action inclus bien sûr), des endroits guillerets, volontaristes, conviviaux dans le sens d'Ivan Illich, agréables à vivre, des lieux réflexifs de la société et d'eux-mêmes, sur la base de ce que l'on sait et saura des sciences humaines (les connaissances qu'elles dégagent mais aussi leur façon de procéder, du plus classique au plus novateur et inventif).

Cet idéal-type pour demain n'est pas tout à fait une utopie, il existe déjà des lieux où il est plus ou moins en marche. Plusieurs institutions d'EP se sont déjà essayées à la recherche : les UP de Ris

⁶ Ce qui bien entendu devrait être enseigné dès l'école, mais comme cela n'est pas prêt d'arriver, que l'EP s'en charge, la formation bruxelloise vient de montrer que c'est possible (l'U2P8, d'une autre façon, l'avait montré également).

⁷ On sait ici la difficulté qu'il y a à définir ce qu'est l'EP, ses limites. Comme l'écrit Jean-Marie Mignon : « *On peut en effet imaginer une nouvelle EP moins directement éducative, plus réactive aux émotions sociétales, quelles qu'elles soient, aux dysfonctionnements de la société. Cette situation serait-elle exemplaire de l'avenir de l'EP, ou ne serait-elle pas plutôt une nouvelle forme d'activisme politique? Encore une fois la définition de l'EP ne nous glisserait-elle pas entre les doigts, rendant toujours impossible une définition fermée?* » (Jean-Marie Mignon, *Une histoire de l'éducation populaire*, Paris, La Découverte, 2007, 259 p. p. 235).

⁸ Mais pas seulement elles. Tout mouvement d'EP peut être concerné.

Orangis ou de Paris avec l'U2P8 puis l'UCP, et maintenant Bruxelles, et sûrement d'autres qui ne me viennent pas à l'esprit mais qui pourraient tout à fait être citées. Il s'agirait d'étendre le mouvement entamé, de l'accentuer, de l'optimiser.

Ces lieux pourraient devenir des sortes de laboratoires d'idées nouvelles sur le monde et d'analyse de ces idées à partir des sciences humaines et de leurs méthodes et techniques, par de la multiréférentialité (personnelle et collective). La connaissance produite, tirée de groupes d'action eux-mêmes, serait une connaissance rigoureuse (ayant pris le parti de l'être selon des critères éprouvés venus des sciences humaines canoniques, sans oublier la recherche-action et la valorisation de la clinique qui seraient passées au crible de l'analyse). Ces connaissances permettraient aux groupes intéressés de mieux se connaître individuellement et collectivement, d'agir et de vivre leurs actions en en comprenant pleinement le sens (au besoin en leur prêtant du sens) et la résonance sociale, voire en changeant leur regard habituellement porté sur ces actions, travaillant leurs représentations.

Avec des sortes de "laboratoires volants" (en allusion aux "équipes volantes" de l'EP dans les maquis de la Résistance) il s'agirait aussi, ponctuellement et pour des durées assez courtes généralement, de participer à des élans sociétaux plus éphémères, issus de problématiques d'engagement local (des actions d'épidémiologie sociale par exemple⁹) ,d'apporter des "plus d'intelligence", ou des intelligences "autrement", de façon à ce que le sentiment de puissance d'agir se développe encore et soit en même temps pris comme objet de réflexion et de production de connaissances. Aussi pour que ces mouvements et ceux qui les animent se comprennent mieux eux-mêmes ainsi que leurs actes militants¹⁰. On se rapprocherait alors quelque peu de la socioanalyse et de l'intervention sociologique, mais ça ne serait qu'à la marge des laboratoires créés, en fonction d'urgences particulières.

Comme l'écrivait à nouveau André Gorz, l'important de ces mouvements (ou pour nous de l'EP active dans la transformation sociale) n'est pas facilement accessible à la connaissance objective, « *mais seulement à une recherche-intervention par laquelle le discours sous-jacent et d'abord informe sera amené à devenir parole et consciences articulées*¹¹ ». Ces formations à la recherche, l'activité de ces laboratoires, ces recherches avec les groupes, consisteraient (entre autres, afin de ne pas limiter les recherches à une seule thématique) à mettre à jour des savoirs sociaux stratégiques, à les penser : savoir-faire et savoirs "techniques" relatifs aux actions. Et surtout à dégager de la connaissance sur ces savoirs : comment sont-ils produits, en quelles occasions, quelles sont leurs caractéristiques, comment évoluent-ils, quelles sont leurs efficacité et performances? Et surtout que changent-ils au monde, comment les personnes se les approprient-elles, qu'est-ce que cela vient changer en elles, comment leurs vies en sont-elles affectées?

L'objectif, grâce à ce type de savoirs mieux étudiés, serait aussi de lutter contre les classiques divisions internes des groupes en donnant les outils pour qu'ils saisissent bien et travaillent leur

⁹ Voir article dans n° 0 *Causeries du Labocoop* : http://www.labocoop.org/uploads/1/9/5/3/19533061/revue_laboccoop.pdf

¹⁰ Les acteurs des mouvements auxquels j'ai participé jadis (que ce soit dans des grèves ou des actions de plus long terme) étaient je crois parfaitement capables de comprendre ce qu'ils faisaient et étaient, l'intelligence de chacun le permettait (nous n'étions pas des idiots culturels selon la formule de l'ethnométhodologie). Seulement cela n'était jamais *réellement* fait, sous la pression immédiate des événements l'occasion ne s'en présentait pas, ou bien était évoquée au passage et toujours remise à plus tard, ce qui signifiait jamais. Ici, proposition en serait faite directement au mouvement en cours, directement aux acteurs. Il s'agirait vraiment de tenter d'instituer plus largement de telles réflexions-recherches "à chaud" (en n'ignorant pas les problèmes dus au manque de recul, ce qui serait pris en compte). En s'inspirant partiellement de Christian Maurel, on approcherait alors d'une définition possible de la recherche en EP qui serait la recherche (avec participation possible à la production collective) de savoirs d'action actifs dans les transformations sociales dans les groupes d'EP (mais aussi des collectifs et autres mouvements proches), et ce serait également leur analyse collective approfondie.

¹¹ André Gorz, *Ibid*, p. 28.

conflictualité, leur existentialité interne, leur sens de la poétique beauté "d'être ensemble", leur dynamique générale. D'où l'attention constante qui serait apportée durant les recherches aux perspectives multiréférentielles concernant les personnes, les interrelations, le groupe. Sans oublier les dimensions essentielles de l'existential et de l'imaginaire.

Et il s'agirait de former des chercheurs novateurs, imaginatifs, créatifs, qui iraient ensuite essaimer un peu partout où ce serait possible en vue de transformations socio-politico-existentialles qui ne reproduiraient pas de l'hier, mais du changement positif dans des groupes institués, et du support pour des groupes nouveaux.

Imaginaire et existential

Imaginaire et existential seraient deux dimensions à travailler plus particulièrement dans ces formations, laboratoires et recherches. Elles sont souvent oubliées au profit d'autres dimensions (sociologiques et politiques fréquemment, elles-mêmes indispensables). Sans au départ de l'imaginaire et de l'existential (du vouloir-être), il ne peut exister d'action sociale novatrice et donc pas de savoirs sociaux d'action qui vaillent.

Sans imagination, sans imaginaire, rien de nouveau n'est envisageable. Et précisément il semblerait bien que notre imaginaire social (au sens de Cornélius Castoriadis) soit en panne, lui qui fut longtemps, au moins depuis la Révolution, le moteur de transformations sociales d'envergure (ne serait-ce que la démocratie et l'instruction pour tous, et même l'idée d'éducation permanente).

S'il est en panne aujourd'hui, cet imaginaire social pourrait être d'un grand secours pour l'EP, à la fois pour relancer la machine créative en notre période de crise, pour créer de nouvelles formes d'actions et de pensées, mais aussi pour créer de nouvelles façons sociales d'être ensemble et de tisser de la politique.

Un aspect des recherches pourrait être une tentative de réanimation de l'imaginaire social qui peine aujourd'hui à sortir du social-hérité, en en passant d'abord par l'imaginaire collectif étudié par Florence Giust Desprairies¹², plus à notre portée dans nos activités

Notre niveau d'intervention en recherche pouvant être celui de groupes petits et moyens, il pourrait être possible d'en passer d'abord par ce niveau intermédiaire de l'imaginaire collectif, celui-là même des groupes petits/moyens (par exemple des écoles, des scops, des associations et autres organisations). Travaillant à prendre en compte cet imaginaire intermédiaire (le faisant émerger, l'analysant, lui offrant des perspectives), les recherches dans/avec les groupes contribueraient idéalement et à leur mesure à la remise en marche de l'échelon suivant, l'imaginaire social.

L'un des outils utilisé pour approcher l'imaginaire des groupes en pédagogie des adultes est le blasonnement. Nos recherches (et apprentissages de la recherche) pourraient s'en emparer, et même en améliorer la technique. Des merveilles en sortent parfois¹³. On peut y ajouter l'analyse en groupe des représentations imaginaires de chacun quant aux rôles tenus dans les collectifs, les engagements dans l'action, et quant à l'EP elle-même.

L'existential, quant à lui, est généralement délaissé par l'EP, peut-être perçu comme vaguement suspect. Pourtant l'épanouissement existential de chacun pourrait être une formidable finalité de l'EP. De nouvelles institutions de recherche en EP ne devraient pas l'occulter à leur tour puisqu'il est de façon sous-jacente une des données fondamentales de nos vies, individuelles et collectives, en EP comme partout ailleurs. Il faudrait travailler cette dimension, autant théoriquement que

¹² Florence Giust Desprairies, *L'Imaginaire collectif*, Paris, Erès, 2003, (rééd 2009), 256 p.

¹³ Pour un travail de recherche de significations nouvelles et imaginaires en EP, il serait effectivement judicieux d'utiliser la technique inspirée du blason, basée sur les images/symboles produites dans les groupes (pas d'imaginaire ne possédant à la base un stock d'images mentales - pour l'éducation, la Caverne de Platon en est un bon exemple), technique pédagogique initiée par André de Peretti et reprise par Patrice Galvani dans : *Quête de sens et formation. Anthropologie du blason*, Paris, L'Harmattan, 1997, 229 p.

pratiquement, dans ces nouveaux laboratoires-écoles de recherche. On peut l'approcher et la travailler à l'aide de nombreuses techniques, avec des journaux de soi dans le monde, des histoires de vie (individuelles et de groupe), du psychodrame de formation, de la recherche-action existentielle...

Envisager l'existentiel revient à travailler l'individualité, le soi, mais dans une perspective de reliance. Le travail de la dimension existentielle de la personne n'est pas repliement narcissique, tout au contraire il est autoexamen critique qui favorise la prise de conscience de soi-dans-le-monde, il est aussi par conséquent appréciation de l'existentialité de l'autre, il est au cœur éducatif du savoir-être/devenir et du savoir-vivre. La dimension existentielle n'est pas un renforcement de l'individualisme néolibéral, elle est son inverse en ce qu'elle favorise et améliore le rapport humain et la relation éducative. Il se peut qu'elle soit celle demandant la plus grande et la plus profonde attention à soi et à autrui, elle est finalement au service d'un mieux vivre et d'un mieux être-connaître-ensemble, gage d'un mieux agir dans l'EP qui nous concerne. D'où l'importance que des recherches s'y intéressent. Sans des femmes et des hommes conscients de leur équilibre existentiel (qu'ils peuvent travailler, améliorer, au moins mieux comprendre grâce à des recherches en EP le prenant en compte), comment vouloir atteindre à de l'émancipation qui vaille, comment vouloir grâce à elle transformer le monde, sans risquer de déboucher sur des impasses, des erreurs d'aiguillages dommageables? (on a changé la société mais les hommes y sont restés les mêmes ; je ne deviens pas automatiquement un "homme de bien" en me libérant des déterminismes qui m'entravent).

La recherche en EP en son pôle existentiel serait la prise en compte des moments/situations forts de l'existence qui traversent nos vies, que l'on soit auditeur du peuple ou éducateur (y compris venant du peuple lui-même). Trop souvent ignorés (par peur de quoi?) par la plupart des éducations, cet existentiel est tout aussi important pour la personne et son émancipation que la culture et la politique, et sans doute en partie conditionne-il la façon dont celles-ci vont se déployer chez chacun puis dans la société.

Pour finir

Ma question était : Notre formation serait-elle susceptible de participer, grâce aux outils de la recherche, à de nouvelles formes de mobilisation collective (EP y compris) se prenant elles-mêmes comme objets de recherche? S'étendant, l'initiative pourrait déboucher sur un réseau de lieux de formation à la recherche utiles à l'EP et aux mouvements proches, qui pourraient à leur tour se doter laboratoires de recherche pour mieux se comprendre et développer des pertinences nouvelles.

Après ces courtes considérations, ma réponse serait pour l'instant positive. On peut imaginer des expériences comme cette formation bruxelloise se multipliant en la prenant comme patron et l'améliorant, l'adaptant en fonction des contextes. L'idée demeurant que former son public (et ses professionnels/bénévoles) à la recherche est pour l'EP un gage de renouvellement de sa pensée et de son action pour un nouvel élan.

Ce serait un moyen d'à la fois former différemment les publics, et de donner aux actions un potentiel pratique et réflexif qu'elles ne possèdent peut-être pas toujours à un degré suffisamment poussé.

Ce n'est pas un idéal-type tout à fait utopique, des démarches proches existent déjà, certaines ont été mentionnées ci-dessus. Il s'agirait de systématiser la démarche au plus grand nombre possible, de multiplier les formations et les laboratoires de recherche.

Ma réponse anticipée pourrait donc être : oui, cela doit être possible, mais il y aura besoin de nombreuses bonnes volontés convaincues, et tout commencerait raisonnablement par une interrogation sur nous-mêmes en profondeur, prenant à bras-le-corps le questionnement sur nos implications, nos existentiels et imaginaires. Les questions logistiques et économiques sont finalement toujours secondaires et dépassables si l'envie et le désir sont là.